

Polyphonie dans la classe institutionnelle

Christine BLOQUET

Richard LOPEZ

et

L'atelier B

du stage AVPI de Casson - Juillet 1998 :

Sami BENMÉZIANE

Marguerite BIALAS

René LAFFITTE

Lisbeth STALBRAND

Casson, stage AVPI, atelier B 98. Nous avons cheminé ensemble à travers deux univers d'enfants parmi d'autres : celui d'Éric et celui de Laura. Il ne s'agit pas à proprement parler de deux monographies, au sens que nous donnons habituellement à ce terme. D'une part parce que Laura est toujours en classe et que son histoire continue. Quant à l'histoire d'Éric elle continue elle aussi, mais ailleurs : il est parti à la mi-juin laissant dans la classe, son bureau plein d'affaires scolaires lui appartenant. Nous ne pouvions suivre dès lors, qu'une partie de leur évolution.

Puis, chemin faisant, nous avons choisi d'essayer de donner à voir et à entendre comment, dans des classes « banales » et des situations différentes, ces deux enfants se sont servis des institutions, et en particulier des lieux de parole de la classe TFPI.

Nous avons donc coopérativement élaboré ce texte à partir des notes apportées par Christine BLOQUET, en ce qui concerne Laura et Anglade, et de celles apportées par Richard LOPEZ en ce qui concerne Éric.

Une école de la région parisienne, une classe de CP, 24 élèves : Laura.

Un petit village de l'Hérault, une classe de CP, 29 élèves : Éric.

Laura est la petite dernière d'une famille de quatre enfants. Les deux grandes sœurs, de 28 et de 19 ans ne vivent plus avec la mère. Raymond, le frère de 26 ans, est encore à la maison avec Laura et sa mère.

Laura a du mal à accepter le départ très récent de sa sœur cadette qui s'occupait d'elle. L'arrivée de Laura dans la classe est tonitruante. Elle crie, pleure, pique des colères... Je ne peux l'oublier.

Éric est le sixième enfant d'une famille de garçons. Les parents divorcent au cours de la première année de CP. Il est très pâle, il a une élocution difficile, pratiquement inaudible en début d'année. Petit bonhomme à la parole fragile, il passera inaperçu, comme occulté.

Deux enfants très différents dans leur façon de se manifester, donc, mais qui parlent, chacun à sa façon.

Éric...

Éric est donc le sixième garçon de sa famille, qui espérait une fille. Il faudra attendre l'autportrait qu'il fait, à la rentrée du CE1, pour pouvoir saisir à quel point la problématique fille/garçon est installée chez lui : Éric se dessine alors avec un indicateur masculin (cheveux en brosse) et plusieurs indicateurs féminins (décolleté et poitrine de femme, lèvres maquillées et visage couvert de petits cœurs (Cf. dessin n°1).

Quand on n'est pas marqué, fille ou garçon, peut-on exister en tant que sujet ? Est-on mort ou vivant ? Ses paroles au "Quoi de neuf ?" soulignent sa difficulté d'exister.

Quoi de neuf ?¹ du 5 mai 97 : *Ma chatte Baghera est gentille. Elle a pondu des bébés chats. Le sixième est vivant et les autres sont morts.*

Quoi de neuf ? du 6 juin 97 : *Avec mon père, à la mer, on a pêché des crabes. Je les ai enterrés. Moi, j'ai pris les morts, mes frères des vivants.*

¹ Le «Quoi de neuf ?» : Causette, entretien du matin, actualités. Lieu et moment pour dire : «On écoute qui parle», «On ne se moque pas».

Éric a du mal à trouver sa place au sein de sa grande famille. Il ne sait pas trop se situer, confondant frères, cousins, amis, l'ami de sa mère, les enfants de ce dernier qui vivent parfois avec lui... Il ne sait plus très bien s'il porte le nom de son père ou le nom de jeune fille que sa mère a repris.

J'en parle à la rééducatrice qui fait un travail de repérage avec lui. Elle va essayer de mettre un peu plus de clarté dans ce flou. Le lendemain, la mère confie à Éric un gros « pavé » pour la table d'exposition : c'est une recherche généalogique sur sa famille... sur deux siècles. Je m'y perd moi-même et ce n'est pas sans difficulté que nous arriverons enfin à localiser Éric dans cette jungle d'ancêtres et d'inconnus.

Dans le triangle familial, la place du père est chancelante. Sa mère vient me voir après la classe pour évoquer des problèmes familiaux. Le père est hospitalisé pour une longue durée. Elle me parle à mi mots d'événements graves, sans préciser lesquels. Elle précise qu'ils ne semblent pas affecter Éric à la maison : il ne réclame pas son père, ne pose même pas de question concernant son absence. J'apprendrai, plus tard, que son père aurait des problèmes d'ordre psychiatrique.

Mais dans la classe, Éric parle de son père.

Choix de textes² du 18 novembre 97 :

L'homme à la tête grillée

Un homme s'est fait griller la tête. Un autre homme lui a lancé des couteaux. Il a une étoile.

En février, au cours d'un week-end, Éric est chez son père lors d'une de ses tentatives de suicide.

Au "Quoi de neuf ?", peu après :

Quand je me suis lavé, j'avais peur que quelque chose se passe en haut. Il y a un bidet, j'avais peur du trou, qu'il y ait un mort-vivant. Heureusement, j'ai un livre qui me rassure.

Choix de textes fin Mai :

Moi, Éric et Gaël on est allé dans un bateau aussi on n'a pas plongé parce qu'il y a un requin. Alors, nous sommes rentrés.

Histoire imaginaire.

Il rajoute :

Mes parents sont rentrés. Le requin venait de Montpellier.

(Montpellier, c'est le nouveau lieu de résidence du père.)

Cette image du père n'est pas rassurante, elle semble même dangereuse et n'arrange pas ses difficultés d'identification. En tout cas, elle ne résout certainement pas sa problématique fille/garçon.

Dans la classe aussi, il est toujours un peu perdu. Il ne semble pas m'entendre quand je m'adresse directement à lui, même quand je l'appelle par son prénom. Est-il vraiment là, avec nous ? Souvent, il est « absent pour raison familiale », comme le précise le billet rituel écrit par la mère.

Dans un dessin pour illustrer « la vie de la classe » (une rubrique rituelle de notre journal) il représente la classe avec 29 tables en rangs d'oignons. Les élèves semblent cloués à leur place. Il écrit « absent » sous la 29^{ème} table.

– *C'est qui, cet absent ?*

– *C'est moi, euh... je ne sais pas ...*

Fille/garçon, mort/vivant, présent/absent, c'est sur ce mode qu'Éric s'inscrit dans la classe : une présence spécifique, indépendante de celle qui s'inscrit chaque jour sur le registre d'appel.

... Laura ...

Laura est une petite fille difficile à cerner. Tous la remarquent très vite. Dès la rentrée, elle laisse déborder le flot envahissant de ses pleurs et de ses colères dans la classe. Dans cet état de crise, elle ressemble à un pantin désarticulé. La deuxième semaine elle dessine le Conseil³ et le groupe classe mais c'est surtout le "Quoi de neuf ?" et le Choix de textes qu'elle va investir. Pourtant, durant les deux premiers mois, je n'ai rien noté qui retienne mon attention.

Tout commence à la mi-novembre.

² Au « Choix de textes » : on peut tout dire (mais on ne peut pas tout diffuser). Chaque auteur présente son texte à la classe qui choisit pour le journal.

³ Le Conseil : Le seul lieu de décision de la classe. Réunion rituelle où chacun peut se plaindre, proposer, remercier, féliciter, etc. On y analyse les difficultés, on y propose des solutions à l'essai : on y fait la loi. C'est la « clé de voûte des institutions ».

À la piscine, avec la classe, elle perd, lors de la première séance, une banale médaille ronde représentant la Vierge Marie, qu'elle portait autour du cou. Le lendemain, un mot de la mère nous révèle, sans plus de précision, la valeur affective de ce bijou. Elle me dira plus tard que le père de Laura le lui avait offert, dès ses premiers jours, à la maternité, avant de mourir dans un accident de voiture.

Laura est remuée par l'effet que cette perte produit sur sa mère, et moi je suis terriblement culpabilisée. Dans le texte, que j'ai envoyé aux responsables de l'atelier B, je n'ai pas mentionné la perte de la médaille, je ne l'ai évoquée qu'au cours du travail d'élaboration que nous avons fait au stage.

Le père de Laura est mort dans un accident de voiture, trois jours après sa naissance. Sa mère n'a jamais pu aborder le sujet avec Laura, parler, mettre des mots sur cette mort. Lors de ses entretiens avec moi, elle me dira cette impossibilité. Officiellement, Laura ne sait rien de ce qui, dès lors, n'est pas une mort mais une absence, un trou.

Écoutons - là, cependant : des mots, des paroles, comme des arbres qui poussent peu à peu, apparemment n'importe comment, mais qui dessinent, petit à petit comme les contours d'un vide, d'un manque.

Quoi de neuf ? 16 décembre : *Quand ma maman a emmené ma tatie à l'aéroport, la voiture s'est dirigée sur la barrière.*

Quoi de neuf ? 17 mars : *Quand je vais en Guadeloupe, je vais chez un monsieur qui aime bien les roses (...). Quelqu'un est venu me dire que le monsieur est mort. Il voulait que j'habite dans sa maison.*

- Pourquoi le monsieur voulait que tu habites dans sa maison ?
- Parce que je n'ai pas de maison pour habiter. Le monsieur a des lunettes et deux voitures.

Quoi de neuf ? 30 mars : *Mon frère a dit que quand il aura sa voiture, il me promènera tous les jours.*

Le frère, c'est Raymond, 26 ans, qui vit à la maison et que Laura dessine avec une belle paire... de moustaches et un gros sac de sport « bien placé » (Cf. dessin n°2).

Quoi de neuf ? 29 mai : *J'ai rêvé des élèves de la classe, on avait des voitures toutes accrochées les unes aux autres.*

Quoi de neuf ? 9 juin : *Ma nièce, Tessa a deux ans et elle sait marcher et parler. Elle a un chat. Je lui ai demandé où était Minou. Il est mort, accident de voiture.*

Ce n'est qu'après une matinée de travail au stage que nous nous apercevons que la perte de la médaille n'était peut-être pas forcément fortuite. On peut noter, sur le dessin n°2, que Laura se dessine avec, sous un collier de perles, une médaille autour du cou : ce n'est pas une médaille ronde, comme celle qu'elle a perdu, c'est une croix, un signe qu'on utilise aussi, accolé à un nom, pour indiquer qu'une personne est morte. On la retrouve semble-t-il au cou de la mère, mais très nettement au cou de Raymond, le très grand frère dont le « gros sac » est dirigé vers Laura. Apparemment, cette médaille tenait lieu de mots, comme une sorte de symbole muet, à la place d'une vérité vraisemblablement connue mais non reconnue. Sa perte amène la mère à parler avec la maîtresse, qui désormais « sait ». Une façon de mettre en marche un processus générateur de mots ?

En classe, la quête de Laura continue. Il semble bien qu'elle tente d'y jouer ou rejouer une partie. Je le pointe, mais c'est avant tout son affaire. À ce moment-là j'ai heureusement bien d'autres sollicitations dans la classe et je ne laisse pas mon regard braqué sur Laura. Cela m'aide certainement à être plus disponible : « assez proche pour écouter, assez loin pour entendre », comme on dit souvent.

Le "Quoi de neuf ?", le Choix de textes, les dessins libres aussi, véhiculent sa quête obstinée de sens, servent de relais et d'amplificateurs à sa parole mise en mots ou mise en scène par son corps qui parle.

Quoi de neuf ? 23 avril : *Quand j'étais dans le travail de ma maman, j'ai fait des dessins...*

Le 3 mars, Laura arrive à l'école en pleurant. Elle a mal au pied. Ce n'est pas la première fois. Ces douleurs à la jambe ou au pied se répètent tellement que je me retrouve moi-même, un matin, à la frictionner avec du Synthol.

Quoi de neuf ? 23 avril : (...) *Mon frère m'a mis de la crème sur la jambe, ma maman m'a mis une bande.*

- (J'interviens) *Laura, tu as souvent mal au pied ou à la jambe ?*
- Les yeux de Laura se remplissent de larmes et elle se met à pleurer :
- *Oui mais je suis fatiguée, je suis toujours fatiguée.*
- *Que veux-tu dire ?*

- *Mes yeux sont fanés et j'ai mal aux jambes et aux reins.*

Choix de textes, peu de temps après :

La fille et le pied

Le pied veut danser avec la fille. Avant de danser, un avion écrit « fille » dans le ciel. Ils se sont fait des bisous sur la bouche. La lèvre du pied est devenue noire. La terre lui est tombée sur la tête. Il a vu des petites étoiles et ses yeux étaient à l'envers. Il est devenu fou.

Il semble bien que pour Laura, sa naissance soit aussi une source de questions lancinantes. Tout comme la mort accidentelle du père, « l'heureux événement », par une absence de mots concernant une époque où Laura « était dans le travail de sa maman » n'est peut-être resté qu'un « non événement ».

C'est semble-t-il autour du mot ou de l'idée « d'accident » que se nouent ces « non événements ». Accident de voiture du père, mais peut-être aussi, « accident à la naissance », comme on dit d'une naissance difficile ou de la naissance d'un petit dernier. C'est du moins une hypothèse, parmi d'autres, que nous suggère notre travail d'élaboration dans l'atelier.

Écoutons Laura :

Quoi de neuf ? 28 novembre : *Ma maman a un plâtre car elle est tombée dans l'escalier (accident de travail). Moi, la dernière fois, j'avais eu un plâtre dans mon ventre.*

Quoi de neuf ? 8 décembre : *Quand j'étais dans le miroir de ma mère, j'ai tiré ma dent et elle s'est à moitié cassée et j'ai saigné.*

Quoi de neuf ? 19 janvier : *À la fête, à la maternelle, j'ai mangé, je n'avais pas mal au ventre. Puis après, j'ai mangé, je criais car j'avais mal au ventre. Ma mère m'a emmenée à l'hôpital.*

Quoi de neuf ? 20 janvier : *Quand j'étais petite, je me suis enfermée dans les toilettes. Ma sœur et ma mère m'ont dit de tourner le verrou mais je n'y arrivais pas. Elles m'ont sortie avec un couteau. J'ai eu très peur.*

Quoi de neuf ? 23 janvier : *...Ça fait plusieurs fois que ma maman se blesse au bras. Elle s'est coupée le doigt en coupant des carottes (au collègue).*

9 mars : La mère me signale que Laura a de gros « problèmes de dents », et moi j'entends « dedans ».

Quoi de neuf ? 23 mars : *Je suis allée dans la salle à manger et j'ai crié. Ma mère m'a dit de ne pas mettre du sang dans la salle à manger.*

Quoi de neuf ? 28 avril : *Ma maman a plein de boutons sur la figure. Elle dit que c'est à cause de moi qu'elle a des boutons. Ma maman, elle a dit qu'elle veut effacer mon visage.*

Du sang partout, une extraction au couteau (des toilettes), ce mal « de dents », ce visage effacé... à quel désir ou non désir de la mère font-ils écho ? La mère de Laura ne peut pas parler. Un lien existe-t-il pour elle, entre la naissance de Laura et l'accident de voiture ? Quelle culpabilité inavouable peut bien se cacher là ? C'est leur vérité, à elle et à Laura. Elle ne pourra advenir que par ce qu'elles pourront se dire. C'est ce qu'on peut espérer, car Laura, elle, parle...en classe.

Son histoire continue. L'an prochain, elle sera toujours une écolière de cette classe institutionnelle, qui de CP deviendra CE1 mais qui continuera de lui offrir un milieu structuré, avec ses lieux de parole, un espace de désir pour cette petite fille qui cherche inlassablement à conquérir sa vie en l'arrachant au silence.

Par ailleurs, hors du "Quoi de neuf ?" et du Choix de textes ...

L'entretien que j'ai avec la maman semble avoir fait bouger quelque chose, c'est du moins ce que Laura dit à la classe :

Je ne pleurerai plus à l'école parce que ma maman, moi et ma maîtresse on a réglé tout ça...

Elle me dessine dans une « classe maison » sans fenêtres, à côté de sa mère. Au centre, en guise de porte, un cercle incomplètement fermé m'évoque immédiatement un utérus. (Cf. dessin n°3).

Laura indique-t-elle au travers de ce dessin que lorsque sa maman parle, un travail se fait pour elle(s) ?

Quant à Éric, il arrive plusieurs fois en pleurs à l'école, avec sa mère qui signale qu'il ne va pas bien. Aussitôt entré en classe, il retrouve un certain calme en se raccrochant à son métier⁴ et à son équipe. Il a le métier « chaises » qu'il gardera toute l'année. Au Conseil malgré sa petite voix, il critique ceux qui oublient de ranger leur chaise et les remet ainsi à leur place tout en assumant la sienne. Il a aussi le métier « calendrier ». Les chaises qu'il faut sans cesse remettre à leur place, les jours qu'il barre sur le calendrier, une stabilité qui l'aide certainement à trouver quelques repères... Le monceau d'affaires qu'il laissera, en partant, dans son bureau d'écolier, est-ce un abandon ou les vestiges d'un chantier interrompu ?

... et d'autres...

La classe institutionnelle offre bien d'autres recours, d'autres clignotants qui surlignent telle parole ou telle réaction que racontent nos histoires d'enfants.

Tel **Tarik** qui arrive dans son CP de Nantes, 10 jours après la rentrée et qui revient de vacances dans son pays. Lors du bilan météo du soir, il résume sa première journée dans la classe :

- *C'était bien le Maroc !*

Tel **Anglade** qui ne peut écrire (il ne sait pas), ni parler (il est primo-arrivant). Alors il dessine. Écoutons sa maîtresse.

J'observe que ses dessins ont des points communs. Il y a toujours une maison qui brûle, un enfant qui saute d'une maison ou qui tombe d'un arbre. Sur les conseils des amis du groupe de monographies, j'invite les parents à l'école pour un entretien. Nous nous rencontrons le 19 mars 1998.

J'apprends qu'il vivait avec sa famille sur une des trois îles de la Grande Terre (où se trouve Nouméa), à Lifou. Anglade allait donc à l'école avec les enfants de la Tribu (c'est à dire du village). Ils étaient onze et se connaissaient tous. Ici, à l'école, nous sommes trois cents !

L'adaptation est difficile. D'après ses parents, Anglade a peut-être la nostalgie de « là-bas ». Les parents, quant à eux, sont contents d'être en France. La mère est très prise car elle poursuit des études (en maîtrise). Ils me parlent de leur situation.

Je leur demande enfin s'il n'y a pas eu dans leur histoire ou dans celle d'Anglade un événement qui expliquerait la répétition dans ses dessins, d'enfant qui saute d'un arbre ou de maison qui brûle. À ce moment, les parents se regardent, visiblement surpris par ma question.

- *Oui, mais Anglade n'en sait rien, ça s'est passé avant sa naissance ! Là-bas, en Nouvelle Calédonie, notre maison a pris feu. Ma femme et moi avons dû sauter du deuxième étage. Ma femme était enceinte de deux mois et j'ai sauté avec mon autre fille âgée d'un an dans les bras. Les enfants n'ont rien eu mais nous, nous avons eu de lourds traumatismes (cervicales touchées pour le père, fractures des jambes pour la mère).*

J'essaie de leur expliquer qu'ils n'ont peut-être pas été les seuls à être traumatisés. En tout cas Anglade ne peut laisser ses traumatismes à la porte de la classe, et celle-ci doit en tenir compte, si elle prétend lui apprendre à lire et à écrire sérieusement, c'est à dire à grandir en même temps.

C'est pour mieux comprendre et mettre en œuvre ce métier difficile, pour mieux apprendre à Anglade, Laura, Éric ou Tarik, et surtout mieux apprendre d'eux, que nous racontons des histoires d'enfants.

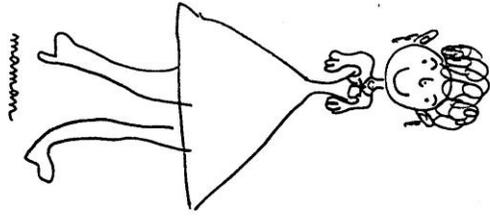
(Dessins page suivante)

-O-O-O-O-O-

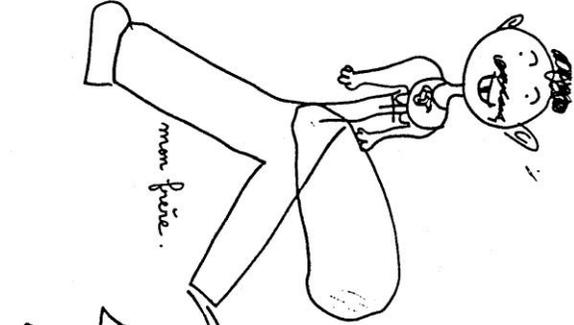
⁴ **Les métiers** : Tant que l'enfant n'a pas une fonction reconnue utile à tous, il n'habite pas la classe. Éric, n'est pas qu'un élève, qu'un « apprenant » : responsable des chaises et du calendrier, il participe à la gestion des places individuelles et du temps de sa classe. «X» est trésorier, «Y» nourrit le serin, «Z» ramasse les craies.



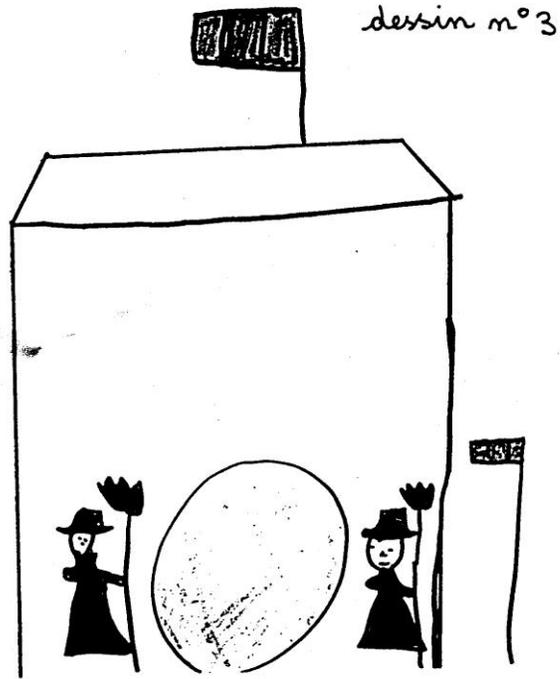
dessin n° 1



dessin n° 2



0 2 U.L. 9397



dessin n° 3